

Robert Muchamore

LE JOUR DE L'AIGLE

**HENDERSON'S
BOYS. 02**



CHERUB - les origines

Extrait de la publication



02. LE JOUR DE L'AIGLE

Derniers jours de l'été 1940. Un groupe d'adolescents mené par l'espion anglais Charles Henderson tente vainement de fuir la France occupée. Malgré les officiers nazis lancés à leurs trousses, ils se voient confier une mission d'une importance capitale : réduire à néant les projets allemands d'invasion de la Grande-Bretagne. L'avenir du monde libre est entre leurs mains...

POUR RAISON D'ÉTAT, CES AGENTS N'EXISTENT PAS.

www.hendersonsboys.fr



Entrez dans la communauté **CHERUB**
www.cherubcampus.fr

Le Jour de l'Aigle

www.casterman.com

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre: *Eagle Day*
© Robert Muchamore 2009 pour le texte.

ISBN 978-2-203-07762-1

N° d'édition : N.10EJDN001169.N001

casterman

© Casterman 2010, 2013 pour la présente édition.
Achevé d'imprimer en février 2013, en Espagne.

Conception graphique: Anne-Catherine Boudet

Dépôt légal: mars 2013; D.2013/0053/78

Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

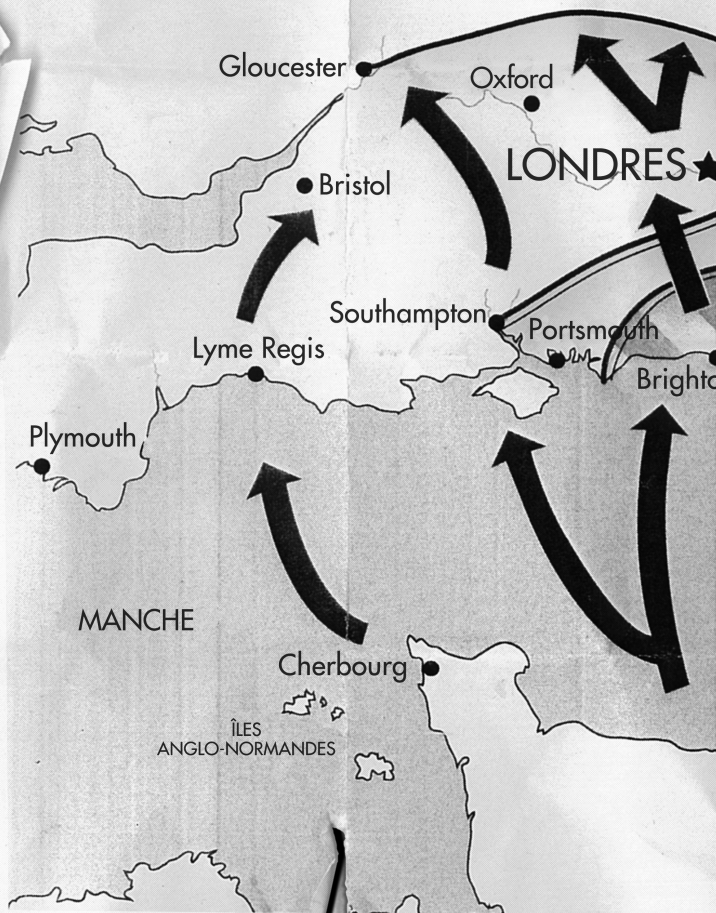
Robert Muchamore

LE JOUR DE L'AIGLE

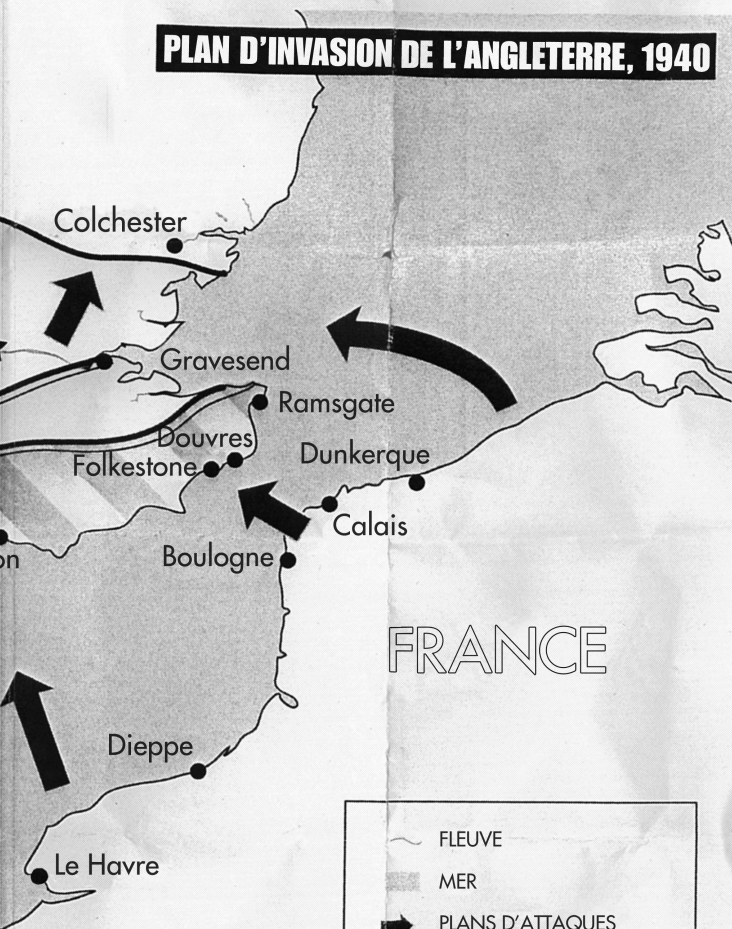
**HENDERSON'S
BOYS. 02**



GRANDE-BRETAGNE



PLAN D'INVASION DE L'ANGLETERRE, 1940



FRANCE

	FLEUVE
	MER
	PLANS D'ATTAQUES
	TÊTE DE PONT PRÉVUE
	PREMIER OBJECTIF
	SECOND OBJECTIF

PREMIÈRE PARTIE

15 juin 1940 - 16 juin 1940

BORDEAUX, FRANCE

En mai 1940, l'Allemagne envahit la France. En moins de six semaines, Paris tombe et les troupes françaises battent en retraite. Des millions de civils terrorisés ont émigré vers le sud avant l'invasion.

Après avoir retiré son armée vaincue à Dunkerque, la Grande-Bretagne, alliée de la France, décide d'installer dans toute l'Europe occupée un réseau d'espions. Hélas, la rapide progression des Allemands se traduit par le démantèlement des services d'espionnage britanniques, basés à Amsterdam, et des renseignements précieux se retrouvent entre les mains de l'ennemi.

Des agents du MI6 opérant en Belgique, en Hollande et en France sont ainsi capturés et exécutés, ou contraints de fuir. Lorsque les Allemands s'emparent de Paris, le 14 juin, un seul espion britannique continue à opérer en France, un commandant de la Royal Navy de trente-trois ans affecté à un obscur service baptisé Espionage Research Unit (ERU)¹.

1. Unité d'Espionnage et de Recherche (NdT).

Cet homme s'appelle Charles Henderson. Sa mission consiste à dérober les plans d'un émetteur radio miniature, une invention révolutionnaire.

Dans la nuit du 15 juin, Henderson atteint le port de Bordeaux, à moins de deux cent cinquante kilomètres des lignes allemandes. Il transporte une mallette en cuir contenant les précieux plans et voyage avec trois jeunes compagnons. La Gestapo est à ses trousses.

Henderson parvient à trouver des places à bord d'un navire qui assure la liaison entre Bordeaux et l'Angleterre. Malheureusement, Marc Kilgour, douze ans, ne possédant pas de passeport, les fonctionnaires français lui interdisent d'embarquer. Henderson confie alors les plans à ses deux autres compagnons : Paul Clarke, onze ans, et Rosie, sa sœur âgée de treize ans.

Pendant que tous deux montent à bord du SS Cardiff Bay, Henderson demeure sur le quai avec Marc, bien décidé à lui procurer un passeport et à prendre le prochain bateau pour l'Angleterre.

CHAPITRE UN

Il était vingt-trois heures et pourtant une vive animation régnait encore dans le port de Bordeaux. Des enfants couchés à même le sol dans des ruelles humides utilisaient le ventre de leurs mères en guise d'oreiller. Des soldats ivres et des marins échoués se battaient, chantaient et urinaient sur les lampadaires, éteints pour ne pas attirer les bombardements ennemis. Des bateaux à vapeur amarrés côte à côte attendaient une cargaison de charbon qui ne semblait pas près d'arriver.

Les routes étant bloquées et les camions manquant de carburant, les docks croulaient sous les marchandises, alors qu'à moins de trente kilomètres de là, des gens mouraient de faim. Des tonnes de viande et de légumes étaient abandonnées aux asticots, tandis que les navires arrivés récemment, ne pouvant pas décharger leurs denrées avariées, les jetaient à la mer.

Un homme et un garçon marchaient à grands pas sur un quai, le long des bollards rouillés. Des centaines

d'oranges, éclairées par la lune, dansaient sur l'eau entre les coques de deux cargos indiens.

— Le consulat sera ouvert à cette heure-ci ? demanda Marc Kilgour.

À douze ans, Marc était déjà un garçon robuste, coiffé d'une tignasse blonde qui masquait son front. Il avait enfoui son nez dans son col de chemise pour se protéger de l'odeur écœurante des bananes pourries. Le sac en peau de porc qu'il portait en bandoulière renfermait tout ce qu'il possédait.

Charles Henderson avançait à côté de lui : un mètre quatre-vingt-trois, un corps musclé et sec, et un visage qui aurait plus fière allure après une nuit de sommeil et l'intervention d'un rasoir. Déguisés en paysans l'un et l'autre, ils étaient vêtus de pantalons de velours et de chemises blanches trempées de sueur. Une valise pendait au bout du bras d'Henderson ; les objets métalliques qu'elle contenait s'entrechoquèrent bruyamment quand il saisit Marc par l'encolure pour le tirer vers lui.

— Regarde où tu mets les pieds !

En tournant la tête, Marc constata que sa botte, trop grande pour lui, avait frôlé un monticule de crotte humaine.

Du fait de la présence de cent mille réfugiés en ville, ce spectacle était fréquent. Marc sentit son estomac se soulever malgré tout. Quelques mètres plus loin, il trébucha sur la jambe tendue d'une jeune femme aux orteils bandés et au regard vitreux.

— Excusez-moi, bredouilla-t-il.

Mais la femme, abrutie par l'alcool, ne s'était aperçue de rien. Et si jamais on la retrouvait morte à l'aube, nul ne s'en émouvrait.

Depuis qu'il s'était enfui de son orphelinat, quinze jours plus tôt, Marc s'était entraîné à ne plus voir toutes les horreurs qui l'entouraient, qu'il s'agisse des vieillards qui succombaient à une crise cardiaque sur la route ou des cochons en liberté qui venaient laper le sang des cadavres abandonnés sur le bas-côté.

Le port étant plongé dans l'obscurité pour des raisons de sécurité, Henderson ne pouvait pas voir le regard triste de Marc, mais il perçut un tremblement dans sa respiration, alors il posa la main dans son dos.

— Que peut-on y faire, mon garçon ? Ils sont des millions... Tu dois d'abord penser à toi.

Le contact de la main d'Henderson le réconforta. Curieusement, ce geste rassurant évoquait les parents qu'il n'avait jamais connus.

— Admettons que je puisse aller en Angleterre, qu'est-ce qui se passera ensuite ? demanda-t-il.

Il aurait voulu ajouter : « Est-ce que je pourrai vivre avec vous ? », mais ces paroles restèrent coincées dans sa gorge.

Ils tournèrent le dos aux quais et s'enfoncèrent dans une rue bordée d'entrepôts. Des groupes de réfugiés venus du nord étaient assis sous les toits en tôle ondulée servant à protéger les denrées de la pluie ou du soleil en attendant qu'elles soient chargées dans les

camions. Malgré l'heure tardive, une demi-douzaine de garçons disputaient un match de football endiablé, avec un chou en guise de ballon.

Ignorant la question délicate de Marc, Henderson répondit à celle qu'il lui avait posée deux minutes plus tôt.

— Le consulat sera fermé, bien évidemment, mais nous n'avons rien d'autre à faire pour l'instant et les bureaux seront certainement pris d'assaut demain matin. Et qui sait ? Peut-être trouverons-nous un moyen d'entrer dans...

Henderson s'interrompt lorsque deux avions allemands passèrent au-dessus d'eux. Les gamins qui jouaient au football dans la rue imitèrent des bruits de mitrailleuses et lancèrent des insultes en direction de la mer, jusqu'à ce que leurs parents leur crient d'arrêter ce boucan.

— Je suis français, fit remarquer Marc avec gravité. Je ne parle pas un seul mot d'anglais. Comment vous allez faire pour m'obtenir un passeport britannique ?

— On se débrouillera, répondit Henderson, sûr de lui, en s'arrêtant un instant pour faire passer sa lourde valise d'une main à l'autre. Après toutes les épreuves que nous avons traversées, tu devrais avoir confiance en moi maintenant.

Le consulat ne se trouvait qu'à un kilomètre des quais, mais Henderson refusait de se fier aux indications jetées sur un bout de papier par un fonctionnaire du port. Résultat, ils errèrent dans des rues étouffantes

d'humidité où l'odeur pestilentielle des égouts se mêlait à celle de l'air marin, jusqu'à ce qu'un docker sympathique, mais visiblement ivre, les remette sur le droit chemin.

— Je me demande où sont Paul et Rosie, dit Marc, alors qu'ils débouchaient sur une place pavée au centre de laquelle se dressait une fontaine délabrée.

— À cette heure, ils doivent approcher de la pleine mer, répondit Henderson après avoir jeté un coup d'œil à sa montre. Des *U-boats*² rôdent dans ce secteur et le capitaine du navire voudra atteindre la Manche avant l'aube.

Le palais de justice occupait tout un côté de la place. En face se dressait une église coiffée d'un dôme, devant laquelle deux gendarmes montaient la garde, sans doute pour empêcher les réfugiés de s'asseoir sur les marches de l'édifice. Le consulat britannique était niché dans un alignement harmonieux d'immeubles de bureaux, de commerces de luxe et de banques.

Hélas, une des extrémités de cet ensemble avait subi de gros dégâts, infligés par une bombe visant le port. Même au clair de lune, on voyait nettement la façade tragiquement éventrée au-dessus d'une bijouterie et les tuiles brisées du toit rassemblées en un petit tas sur le côté.

À cause des bombardiers volant à basse altitude et de l'arrivée imminente des forces allemandes à

2. Sous-marins allemands.

Bordeaux, l'*Union Jack*³ avait été judicieusement décroché du fronton du consulat. Impossible, en revanche, d'enlever les lions, symboles du pays, incrustés dans la grille en fer forgé qui protégeait la porte.

Plusieurs sujets de Sa Majesté étaient regroupés sur le perron, sensiblement mieux habillés que les réfugiés qui cherchaient de la nourriture sur les quais. Mais Henderson demeurait méfiant. La Gestapo était toujours à ses trousses et elle avait très bien pu envoyer des espions pour surveiller les derniers représentants de la communauté britannique à Bordeaux.

Au milieu de ses compatriotes, il allait se faire remarquer avec ses vêtements de paysan, et Marc ne parlait pas anglais. Alors, plutôt que de se placer dans la queue des gens qui attendaient l'ouverture du consulat à neuf heures du matin, il entraîna son jeune compagnon derrière cet alignement de façades et découvrit avec satisfaction que les bâtiments étaient adossés à un passage couvert. Le bombardement avait détruit une canalisation souterraine et leurs bottes créaient des tourbillons dans la dizaine de centimètres d'eau qui recouvrait les pavés.

— Tu as toujours ma lampe électrique ? chuchota Henderson lorsqu'ils arrivèrent devant la porte de derrière du consulat.

Les piles de la torche étaient faibles et le faisceau vacilla quand Marc balaya le mur de briques. Après

3. Nom donné au drapeau britannique (NdT).

avoir récupéré sa lampe, l'Anglais s'accroupit pour éclairer l'intérieur de la boîte aux lettres découpée dans la porte.

— Personne, commenta-t-il en laissant retomber le volet métallique. Aucune trace de système d'alarme, pas de barreaux aux fenêtres. Si je te fais la courte échelle, crois-tu que tu peux te faufiler par cette petite fenêtre, là-haut ?

Marc renversa la tête, pendant qu'Henderson braquait la lampe sur l'ouverture en question.

— Et les deux policiers qui montent la garde sur la place ? demanda le garçon. Ils vont entendre le bruit de verre brisé.

— Non. C'est une fenêtre à guillotine, tu devrais pouvoir la soulever avec un levier.

L'Anglais recula et trouva un coin de pavés secs pour poser et ouvrir sa valise. Marc vit passer des silhouettes à l'entrée du passage. Il sursauta en entendant un déclic caractéristique : Henderson chargeait son arme.

Marc se réjouissait qu'un agent secret britannique se donne tant de mal pour lui. Après tout, Henderson aurait pu l'abandonner sur le quai et monter à bord du *Cardiff Bay* avec Paul et Rosie. Mais, s'il avait du cœur, cet homme possédait également un côté brutal et ce pistolet mettait le garçon mal à l'aise.

Depuis trois jours que Marc avait fait sa connaissance à Paris, Henderson avait abattu ou fait sauter une demi-douzaine d'Allemands et mitraillé un Français

dans sa baignoire. Si la prochaine personne qui apparaissait à l'entrée du passage avait la mauvaise idée d'y pénétrer pour voir ce qui se passait, Marc savait qu'Henderson la tuerait sans hésiter.

Ce dernier lui tendit un pied-de-biche, avant de visser un silencieux sur le canon de son pistolet. Marc promena sa main sur la barre de fer graissée et jeta un coup d'œil à l'intérieur de la valise : des munitions, une mitraillette compacte, un sac en plastique avec une fermeture à glissière, dont Marc savait qu'il contenait des lingots d'or et de l'argent français. Les vêtements et la trousse de toilette étaient fourrés dans le coin inférieur droit, comme si on les avait ajoutés après coup. Marc n'en revenait pas qu'Henderson soit capable de soulever cette valise, et surtout de la porter sur plusieurs kilomètres.

Après l'avoir refermée et redressée, l'Anglais revint se placer devant le bâtiment en posant un genou à terre, dans l'eau. Marc prit appui sur le mur pour monter sur sa cuisse, puis sur ses épaules, avec ses bottes mouillées.

— C'est là que je suis content que tu n'aies pas marché dans cette crotte, commenta Henderson.

Malgré la tension nerveuse et sa position instable, Marc pouffa.

— Me faites pas rire, dit-il en tendant les bras, pendant que l'Anglais se redressait.

Marc se retrouva au niveau de la fenêtre du palier situé entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Il

appuya sa poitrine contre le mur et sortit le pied-de-biche qu'il avait glissé dans sa poche arrière.

— Tu es plus lourd qu'il n'y paraît, maugréa Henderson, car les bottes du garçon lui labouraient les épaules.

L'encadrement en chêne de la fenêtre était pourri et Henderson reçut sur la tête une pluie d'écailles de peinture lorsque Marc enfonça l'extrémité fourchue de la barre sous le cadre. Il poussa aussi fort qu'il l'osait. Le loquet qui bloquait les panneaux coulissants était solide, mais les deux vis qui le maintenaient dans le bois vermoulu ne résistèrent pas longtemps.

— Je t'ai eu, murmura Marc, triomphalement, en ouvrant la fenêtre.

Il se hissa par l'ouverture, enfin, au grand soulagement d'Henderson. Il se laissa retomber à l'intérieur, sur un tapis épais, manquant de renverser un vase et de s'assommer contre la rampe.

Une odeur d'encaustique envahit ses narines, alors qu'il dévalait l'escalier. Si l'immeuble était de taille modeste, la décoration se voulait grandiose : des tableaux représentant des hommes en perruque poudrée et des batailles navales bordaient les quelques marches qui menaient à la porte de derrière.

Henderson reprit sa valise, pendant que Marc tirait deux énormes verrous pour laisser entrer l'agent britannique. Au-delà de l'escalier, le rez-de-chaussée se composait d'une unique et grande pièce. Les deux intrus avancèrent au milieu des bureaux, des chaises

et des meubles de classement, séparés de la salle d'attente, à l'autre extrémité, par un comptoir en ébène et des barreaux dorés torsadés.

Marc était fasciné par les outils de la bureaucratie : machines à écrire, tampons, papier carbone et perforatrices.

— Ils gardent des passeports vierges ici ? demandait-il en observant les rangées de tiroirs en bois qui occupaient la totalité d'un mur.

— S'ils n'ont pas tout utilisé, répondit Henderson en déposant bruyamment sa lourde valise sur le comptoir, renversant une pile d'enveloppes sur le plancher. Mais on ne peut pas fabriquer un passeport sans photo.

Il sortit de la valise une sorte d'étui en cuir. Le kit miniature se composait d'un sténopé — un appareil photo rudimentaire de la taille d'une boîte d'allumettes —, de minuscules flacons contenant des produits chimiques et de petites bandes de papier correspondant aux dimensions des clichés utilisés pour les documents d'identité.

— Va te placer sous la pendule, ordonna-t-il pendant qu'il introduisait un rectangle de papier sensible dans l'appareil.

En relevant la tête, il découvrit sur le visage de Marc un mélange d'appréhension et d'émotion.

— Personne ne m'a jamais pris en photo, avoua le garçon.

Henderson parut surpris.

— Même pas à l'école ou à l'orphelinat ?

Marc secoua la tête.

— Il n'y a pas beaucoup de lumière, expliqua l'Anglais en installant l'appareil sur une pile de classeurs. Alors, il faut que tu restes *totale*ment immobile et que tu gardes les yeux ouverts.

Marc demeura figé pendant vingt secondes, puis se précipita dès qu'Henderson lui donna le signal.

— Quand est-ce que je pourrai voir la photo ?

— Il faut que je la développe. Il doit bien y avoir une cuisine quelque part. Trouve-moi trois soucoupes et un peu d'eau chaude.

Pendant que Marc gravissait l'escalier en courant, Henderson chercha où étaient rangés les passeports vierges. Il en découvrit un tiroir plein, ainsi qu'une vieille boîte à cigares contenant tous les tampons nécessaires et, plus utile encore, un manuel corné qui détaillait la procédure officielle concernant les demandes de passeport.

Un des téléphones sonna, mais Henderson l'ignora. Il commença à agiter ses produits chimiques de façon à être prêt quand Marc reviendrait.

Un autre téléphone retentit au moment où le garçon redescendait avec trois soucoupes et une boîte à tabac en fer-blanc remplie d'eau chaude du robinet. Cette sonnerie stridente exaspérait Henderson, mais compte tenu du chaos qui régnait en France, il n'était pas surpris que les téléphones du consulat retentissent en pleine nuit.

— J'ai besoin du noir absolu pour développer la photo, expliqua-t-il en versant les produits chimiques dans les soucoupes, avant de plonger un thermomètre dans l'eau. Éteins tout.

Une fois les lumières éteintes et les rideaux tirés pour masquer le clair de lune, Henderson rassembla ses soucoupes, se pencha au-dessus du bureau et mit sur sa tête la veste qui se trouvait dans la valise afin de protéger son matériel de toute trace de lumière restante.

Marc le regarda s'affairer mystérieusement sous la veste, alors que l'odeur des produits chimiques se répandait dans l'air. Finalement, Henderson sortit le rectangle de papier de l'appareil et compta les secondes égrenées par sa montre pour s'assurer que la photo restait assez longtemps dans le révélateur.

Marc ignorait combien de temps il faudrait à Henderson pour réapparaître avec la photo. Il n'osait pas lui poser la question, de peur de le déconcentrer.

— As-tu déjà préparé du thé? demanda l'Anglais une fois qu'il eut sorti le cliché du bain de révélateur pour le tremper dans le fixateur.

— Euh... désolé. À vrai dire, je n'en ai même jamais bu.

— Marc Kilgour, tu as vraiment tout à découvrir. Remonte dans la cuisine, mets de l'eau à chauffer et, pendant que ta photo sèche, je te montrerai comment on fait le *tea* chez nous.

— Le quoi? demanda Marc.

Un petit rire agita les épaules d'Henderson sous sa veste.

Hélas, il ne rit pas longtemps. Les téléphones s'étaient tus, mais des bruits de pas indiquaient qu'il se passait quelque chose sur le perron.

— Les gendarmes ont dû nous entendre, dit Marc, paniqué, alors que la grille qui protégeait la porte d'entrée grinçait à cause du manque d'huile. Je parie que c'est eux qui ont téléphoné !

L'Anglais demeura parfaitement calme.

— Fais abstraction de tes émotions et sers-toi de ta cervelle, déclara-t-il sèchement en sortant la tête de sous la veste. La police ne téléphone pas aux cambrioleurs pour leur demander d'avoir l'obligeance de quitter les lieux. Et les Allemands ne nous avertiraient pas en faisant un tel vacarme. Je n'ai besoin que de trente secondes pour fixer la photo. Va jeter un coup d'œil à la fenêtre de devant et dis-moi ce que tu vois.

Marc sauta par-dessus le comptoir et contourna deux rangées de chaises dans la salle d'attente. Il colla son œil à la minuscule fente entre les rideaux en velours. Une voiture de sport blanche, une Jaguar, s'était arrêtée sur la chaussée et la foule impatiente apostrophait la conductrice pendant qu'elle ouvrait la grille.

— C'est quelqu'un qui travaille ici, je suppose, chuchota Marc. Elle a les clés et tous les gens qui font la queue dehors lui crient des trucs.

Il entendait assez bien tout ce qui se disait à l'extérieur, mais comme c'était en anglais, il ne comprenait pas un mot.

— J'ai une affaire urgente à régler, expliqua-t-elle. Revenez demain matin. Nous sommes ouverts aux horaires habituels. Neuf heures dix-sept heures, et jusqu'à midi le samedi.

Marc se faufila derrière les chaises tandis que la femme se glissait par la porte entrouverte en conseillant aux gens qui se bousculaient sur le peron de faire attention à leurs doigts, puis elle la claqua derrière elle.

En allumant la lumière, elle découvrit immédiatement Henderson. Il avait fini de développer la photo et se tenait devant le comptoir, les bras levés pour montrer qu'il ne représentait pas une menace.

— Désolé de vous avoir fait peur, madame. Je m'appelle Henderson. Charles Henderson.

Accroupi derrière les chaises, Marc observait la femme. Elle avait une vingtaine d'années et mesurait pas loin d'un mètre quatre-vingts. Elle portait le chemisier blanc et la jupe plissée des employées de bureau, mais la façon dont étaient coiffés ses cheveux noirs et l'élégante montre en or qu'elle portait au poignet laissaient deviner des revenus supérieurs à ceux d'une modeste fonctionnaire.

— Charles Henderson, dit-elle d'un air entendu. J'ai décodé un message venant de Londres. Beaucoup

de gens vous recherchent. Évidemment, si vous êtes *vraiment* Henderson, vous connaissez le mot de passe.

— Séraphin, répondit Henderson, tandis que la femme déposait son sac sur le comptoir, donnait un coup de pied dans un panneau en bois pivotant et se faufilait en dessous.

Marc ouvrit de grands yeux en apercevant le haut de ses bas.

— Pardonnez-moi, reprit Henderson, mais le jeune Marc ici présent a besoin d'un passeport. Nous avons quelque peu endommagé la fenêtre de derrière. Toutefois, cela peut se réparer facilement et...

La femme se retourna brièvement vers Marc, avant d'interrompre Henderson d'un geste.

— Je m'appelle Maxine Clerc, je suis la secrétaire du consul. Je vous en prie, servez-vous, faites comme chez vous. Je constate que vous avez déjà trouvé les passeports vierges. Je sais que votre mission est importante, mais je dois contacter Londres immédiatement sur la ligne brouillée. Le *Cardiff Bay* a été bombardé sur la Garonne, à moins de trente kilomètres de Bordeaux. Il y a de nombreuses victimes.

CHAPITRE DEUX

Un quart d'heure après le naufrage, il ne restait du *Cardiff Bay* que deux gros morceaux de coque flottant au milieu du fleuve, sur une eau recouverte d'une pellicule grasse qui brûlait les yeux des passagers tentant désespérément de rejoindre la rive. Des chalutiers et des barques à moteur continuaient à repêcher les rescapés, mais ils n'osaient pas allumer leurs lumières, de peur de faire revenir les bombardiers allemands.

C'était marée basse et une large bande de vase s'étendait sur la rive sud de la Garonne. Rosie Clarke, treize ans, était une bonne nageuse et elle fut parmi les premiers à atteindre la rive par ses propres moyens. Quand elle se releva pour marcher, la boue aspira ses chaussures et elle bascula à plat ventre, bouche ouverte ; elle avala une gorgée d'eau brunâtre qui, ajoutée à l'essoufflement, provoqua une quinte de toux.

PT Bivott l'agrippa par la manche. Elle avait fait sa connaissance au cours du naufrage, et c'est seulement

lorsqu'il la saisit par les aisselles pour la relever qu'elle eut l'occasion de le voir en pied.

Comme beaucoup de garçons de quinze ans, PT avait déjà la taille d'un adulte, mais pas la carrure qui allait avec. Il parlait un français parfait, avec un accent américain. Des cheveux bruns, faits pour être coiffés en arrière, tombaient devant son visage, jusqu'à sa bouche.

— Du calme, Rosie, dit-il en la serrant contre lui.

Elle tremblait comme une feuille, elle avait les muscles en feu et une boue glaciale coulait sur sa robe, mais elle ne pensait qu'à une seule chose : son frère. Elle cria son nom.

— Paul !

Sa voix se brisa et se transforma en sanglots. Elle enfouit son visage dans le gilet de sauvetage de PT.

— S'il est aussi résistant que sa sœur, il s'en sortira, dit le garçon d'un ton encourageant, en repoussant ses cheveux sur son crâne.

Il avait fait un effort pour essayer de trouver les mots qui convenaient, mais en vain.

— Paul a seulement onze ans, dit Rosie entre deux reniflements. Il a déjà du mal à nager une largeur à la piscine. Et avec ce courant...

— Ne pleure pas.

PT la serra encore plus fort, avant de la lâcher brusquement.

Ce rejet brutal désarçonna Rosie, jusqu'à ce qu'elle découvre que PT s'était précipité vers un homme qui

gravissait la rive en chancelant, avec deux jeunes garçons accrochés sur son dos. Alors que les enfants se laissaient glisser à terre, leur père, le visage cramoisi, plaqua ses mains sur son ventre, en haletant. Du sang maculait sa poitrine, là où s'étaient plantés des petits ongles.

Tandis que PT soutenait l'homme à bout de souffle, la lumière d'un phare de moto éclaira la rive. Rosie plissa les yeux et aperçut des silhouettes qui venaient à leur secours, pendant que d'autres habitants des environs aidaient les rescapés à remonter la rive.

— Occupe-toi des gamins, ordonna PT en aidant l'homme essoufflé à marcher.

Il avait passé son bras autour de sa taille.

Épuisée, Rosie devait lutter pour rester debout. Elle avait la tête qui tournait, mais les deux enfants lui arrivaient à la taille et le plus petit s'enfonçait dans la vase en appelant sa maman.

— Allez, mon gars ! dit-elle en s'efforçant d'adopter un ton rassurant.

Elle le prit dans ses bras. Au moment où les petits doigts visqueux se refermaient autour de son cou, le pyjama trempé et les yeux bleus pleins d'espoir la remplirent d'une détermination nouvelle.

— Tu as vu ma maman ?

— Il y a un tas de plages comme celle-ci... commença Rosie, qui sentait la boue s'insinuer entre ses orteils.

Elle voulait expliquer au garçonnet qu'à cause des courants, les naufragés ne s'échouaient pas tous au même endroit, mais elle était essoufflée, et de toute façon, il n'aurait sans doute pas compris.

— Tu la retrouveras demain matin, dit-elle finalement.

— Elle sait pas nager ! Elle risque de mourir.

Rosie en bavait, mais PT encore plus, car le père des deux enfants était bien plus lourd que lui et il souffrait d'asthme. Heureusement, deux hommes chaussés de cuissardes arrivèrent et l'étendirent sur une vieille porte, et PT put ainsi s'occuper du plus âgé des garçons.

Des gens du coin récupérèrent les enfants et les conduisirent vers une rampe en bois qui servait à mettre les bateaux à l'eau quand la marée était haute. Le petit de trois ans couina et exigea de rester avec Rosie, mais celle-ci n'avait plus la force de le reconforter. D'ailleurs, elle-même se trouva hissée sur la rampe par les mains parcheminées d'un vieux pêcheur.

Si certains citadins étaient devenus indifférents au sort des réfugiés et à la souffrance humaine, les victimes du *Cardiff Bay* eurent la « chance » de s'échouer à proximité d'une communauté de fermiers et de pêcheurs. Pour ces gens, c'était le premier contact avec la guerre, exception faite du fracas des bombes qui s'abattaient sur le port à quelques kilomètres de là, vers l'est.

Tandis qu'une infirmière s'occupait du père asthmatique, PT et Rosie suivirent des empreintes de pas boueux jusqu'à un hangar où des marins pêcheurs rangeaient leur matériel et vidaient leurs poissons avant d'aller les vendre au marché de Bordeaux. Le bâtiment empestait les viscères coincés dans les rigoles d'évacuation.

Une fois débarrassés du plus gros de la boue en s'aspergeant d'une eau qui jaillissait glaciale des tuyaux, Rosie et PT allèrent s'asseoir devant un feu allumé à la hâte. Des femmes faisaient l'aller et retour en courant, entre leurs maisons et le quai, avec du café, des serviettes et des couvertures.

Rosie s'était servie de son gilet de sauvetage comme coussin. La tasse émaillée qu'elle serrait entre ses mains réchauffait ses doigts engourdis. PT était accroupi près d'elle et leurs corps se touchaient à travers leurs vêtements trempés. Dans ces circonstances tragiques, Rosie savourait cette curieuse intimité, même s'ils se connaissaient à peine.

— Puis-je prendre vos noms ? demanda un homme dans leurs dos.

C'était un prêtre, visiblement bien nourri, avec des yeux comme des têtes d'épingle derrière les verres épais de ses lunettes. Il suça l'extrémité de son crayon, puis pianota sur son carnet à spirale pour marquer son impatience.

— Ça vous regarde pas, lui répondit PT d'un ton agressif.

Les hommes d'Église s'attendaient à de la déférence, et Rosie était à la fois choquée et impressionnée, elle devait bien l'avouer, par le manque de respect de son compagnon. Surpris, le prêtre haussa un sourcil, avant d'expliquer, sèchement :

— Je relève les noms et l'endroit d'où vous venez. Des gens s'échouent un peu partout sur la rive, et même sur celle d'en face. Alors, on établit des listes de noms dans chaque paroisse pour que les rescapés puissent se retrouver.

— Personne ne cherchera mon nom, grommela PT. Mais merci quand même.

Rosie ignorait pour quelle raison PT voulait cacher son identité, mais la Gestapo les recherchait, Henderson, Paul, Marc et elle, et elle n'avait pas envie, elle non plus, que son nom se retrouve sur une liste. En même temps, elle voulait que Paul puisse la retrouver. Il fallait réfléchir, et vite.

— Valentine Favre, dit-elle. Treize ans.

Si Paul voyait la liste, il reconnaîtrait certainement l'âge de sa sœur et le nom de jeune fille de leur mère décédée ; il comprendrait. Par contre, il était peu probable que les nazis établissent le même rapprochement.

— Tes parents se trouvaient à bord ? demanda le prêtre, tout en cherchant d'autres Favre sur sa liste.

— Non, juste mon petit frère, Michael, répondit Rosie en donnant le deuxième prénom de Paul. Il a onze ans.

Alors que le prêtre s'éloignait, une Anglaise voûtée, qui faisait la queue pour avoir du café, tapota dans le dos de Rosie.

— Excuse-moi, petite, dit-elle d'une voix semblable à un croassement. Je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter ce que tu disais. J'étais dans un canot de sauvetage et nous avons hissé à bord un jeune garçon. De dix ou onze ans. Il te ressemblait un peu, mais en plus mince.

— C'est lui !

Rosie se releva si brutalement qu'elle renversa son café sur PT.

— Il était dans quel état ?

En voyant la femme pincer les lèvres, Rosie faillit défaillir ; elle s'apprêtait à entendre une mauvaise nouvelle.

— Il paraissait mal en point. Il saignait. Une fois à bord du canot, il a vomi et s'est évanoui.

Ce n'était pas la réponse idéale, mais Rosie avait craint le pire.

— Il est toujours vivant, alors ? Vous savez où il se trouve ?

— On a accosté de l'autre côté du port. Si tu fais le tour du hangar et si tu dépasses la boutique au coin, tu trouveras une cale de lancement qui descend jusqu'à l'eau.

Rosie se tourna vers PT ; elle ne connaissait pas la nature exacte de leur relation, mais elle ne voulait pas se retrouver seule.

— Tu m'accompagnes ?

La vieille Anglaise intervint avant que PT ait pu répondre :

— J'ignore s'il est toujours là-bas. Ils l'ont peut-être emmené chez un médecin.

L'espoir avait revigoré Rosie. Elle contourna les naufragés rassemblés autour du feu et suivit les indications qu'on lui avait données.

Elle se retrouva bientôt sur un chemin rocailleux, entre la Garonne et un champ balayé par le vent. Ses pieds nus claquaient sur les pierres du sentier qui descendait vers la berge, beaucoup plus petite que celle où elle s'était échouée. Quelqu'un courait derrière elle. En se retournant, Rosie fut heureuse de reconnaître PT, mais elle ne ralentit le pas qu'en atteignant un groupe de villageoises qui brandissaient des bougies autour d'un corps qui se contorsionnait sur le sol.

Là encore, elle redouta le pire, mais le gémissement effroyable qui parvint à ses oreilles était celui d'une femme. En se rapprochant, Rosie découvrit que celle-ci était enceinte : elle tenait son ventre gonflé à deux mains et du sang coulait sur ses cuisses.

— C'est le médecin qui arrive ? s'écria une villageoise d'un ton désespéré.

Inutile de répondre car lorsque PT apparut, tout le monde put constater qu'il était trop jeune pour être le médecin.

— Je sais que vous êtes occupées, dit Rosie, mais je crois que mon petit frère a débarqué ici, dans un canot